

LA POESIE, A QUOI CA SERT ?

Conférence donnée le 13 mars 2007 à Paris,
à l'Hôtel Concorde Saint-Lazare
dans le cadre des réunions de l'association PLURI'ELLES

À quoi sert la poésie quand on fait du marketing et qui plus est dans l'assurance ?

Lorsque Martine Stuckert et Corinne Moreau, votre présidente, m'ont proposé de venir vous parler de poésie ou de cette façon peut-être particulière que j'ai – ou qu'elles imaginent que j'ai – de regarder et d'imaginer, et de l'apport que la poésie pouvait avoir dans l'exercice même de mon métier où, comme vous, concrètement, il me faut produire, j'ai quand même hésité : je n'étais ni assez vieux, ni assez prof et pas encore assez mort – de quoi raconter n'importe quoi, la conscience tranquille.

Aussi, réfléchissant à ce que j'allais bien pouvoir vous raconter, je me suis souvenu d'abord d'une conférence donnée, 2 ans plus tôt, sur la péniche de l'Institut MAGIS et de cette réflexion de Saint Augustin : « Qu'est-ce que le temps ? Si l'on ne me pose pas la question, je sais ce qu'est le temps. Si l'on me pose la question, je ne sais plus ».

Pour moi, Il en va de même de la poésie ou enfin... à peu près. Aussi, vous comprendrez que ce n'est pas simple à tenir comme position et, surtout, d'en faire une soirée !

Mais lorsque, début février, j'ai rencontré Corinne pour faire de son idée une soirée justement, je venais de voir les affiches commémorant les 30 ans de Beaubourg. L'une d'elles reprenait un mot de Paul Klee, ce peintre et poète suisse, mort en 1940 : « L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible ».

Et j'ai senti que j'avais là peut-être une piste ou, du moins, un angle à vous proposer, à nous proposer.

Aussi s'il fallait me lancer et commencer à cerner « la chose » (je veux parler de la poésie) avant même d'en imaginer l'usage ou l'apport éventuel, en quelques mots, je dirais que la poésie est une façon de rendre accessible et visible – avec des mots et du silence – les rapports intimes et secrets des choses.

Par conséquent, être poète c'est être capable d'abord de percevoir ce rapport et puis de

pouvoir l'exprimer, de pouvoir rendre compte de la réalité du monde, dans ce qu'elle a de plus indicible !

Et "exprimer le monde" ce n'est pas se contenter de le dire, vous vous en doutez ! C'est bien souvent devoir raconter l'invisible ou devoir dire aussi l'invisible ! non pas par goût de l'ésotérisme, de la magie ou de je ne sais quoi, mais simplement parce que le visible ne sait pas vraiment rendre compte de la réalité... ou que le visible ne rend compte que d'une partie seulement de cette réalité.

S'il fallait nous en convaincre, en nous écartant quelques instants de la poésie, il suffirait d'imaginer une nature morte avec un simple vase. Eh bien, ni la description objective et méthodique que nous saurions faire du tableau, ni la description du processus de représentation choisi par le peintre, ni même la description de l'usage que nous pourrions faire du vase, ne sauraient nous permettre d'appréhender suffisamment le tableau pour pouvoir le décrire à nos voisins. Quand bien même serions nous cent ce soir, nous risquerions d'avoir cent vases différents. L'objectivité ne faisant pas partie des éléments constitutifs des choses du monde – comme la forme, le poids, la taille, le volume ou les couleurs – la simple description du visible, aussi précise soit-elle, ne suffit pas à pleinement l'exprimer.

La difficulté à nous exprimer ou à exprimer, ne tient donc pas particulièrement aux mots. Nous l'expérimentons d'ailleurs tous les jours, chacun dans nos métiers. Pour exprimer quelque chose, le fait de voir et de voir cette chose, ne suffit pas !

Photographier ne donne rien de mieux : combien de fois, nous est-il arrivé de prendre une photo magique, la lumière parfaite, l'angle idéal... et de nous retrouver avec un tirage papier, fade et très banal, en tout cas loin de ce que nous imaginions mettre en boîte ? Et puis ajouter du son, du mouvement – le filmer donc – n'est pas plus efficace. D'ailleurs une fiction fait souvent mieux voir et bien mieux comprendre la réalité qu'un documentaire !

Pour peindre, reproduire, décrire, écrire... il faut d'abord voir bien sûr, c'est évident, mais pouvoir aussi exprimer ! Et exprimer demande trois choses : d'exercer beaucoup attention, un peu d'imagination et de laisser faire le silence, puisque c'est ce dont il s'agit quand on parle d'écriture et plus encore de poésie. Et il m'a semblé que – ce soir – ce pouvait être le bon angle pour vous faire partager mon travail : cette culture de l'attention que j'essaie d'entraîner un peu plus, chaque jour et l'incidence évidente que cet exercice peut avoir sur mon métier.

Rassurez-vous, je ne vais pas vous faire de lecture commentée de mes textes, avec toutes sortes d'explications auxquelles j'ai du mal à adhérer – car quand c'est bien, je veux dire quand je suis content de moi, que je trouve mon poème beau, vrai et juste... souvent c'est qu'il m'a dépassé. Le texte en effet, en général, s'impose après de longues luttes, brusquement et sans crier gare, sans forcément que je comprenne tout, en tout cas, au point de m'en expliquer ! D'ailleurs (ou du coup) j'écris des choses singulièrement différentes de ce que j'avais projeté d'écrire – pour ne pas dire toujours ! Et même s'il m'arrive de suivre une idée et de tirer le fil, le texte seul, décide de la longueur de la pelote... de ce qu'il y a, au bout... et s'il y a même quelque chose. Mon travail consiste simplement à tirer sur le fil, en veillant à ce qu'il ne casse pas, avec assez d'humilité aussi,

pour juger du résultat. Du reste, quand je relis un de mes poèmes, je le découvre... comme un lecteur lambda, vraiment très extérieur. Comme si ces mots arrivaient à ma rencontre... avec une vague impression de déjà vu ! Il arrive même qu'ils m'étonnent parfois, ou m'amusement.

Le poète, enfin, est un artisan du verbe comme les autres bien qu'il se distingue un peu des romanciers, des journalistes ou dramaturges. On sent bien d'ailleurs que le mot « poésie » fait un peu peur, ou rebute... tant celle-ci charrie d'images et de choses compliquées, sérieuses, aux origines indéfinies ou surnaturelles qui ne semblent parfois réservées qu'à des initiés.

Aussi, je me suis dit que de vous proposer une sorte « making-of », devrait pouvoir peut-être démystifier un peu l'importance du poète, ou mieux la replacer dans la cité.

En guise de fil conducteur, je vous propose donc d'explorer mes façons :

1. L'origine peut-être ou la rencontre qui m'a donné les clés.
2. Ensuite les matériaux avec lesquels je travaille.
3. Puis ma façon de faire et ce rapport que j'entretiens avec les choses.
4. Et enfin, après la "forme", je vous dirai le "fond" ou ce que j'en sais...

Donc la genèse : quand comment... le déclic ?

J'ai l'impression d'avoir toujours écrit, mais c'est vers 16 ans que j'ai appris ou que j'ai commencé à entendre que les mots étaient bien plus que des outils à dire ou à penser... qu'un mot ça porte un peu de notre histoire, de nos liens, et qu'un mot, du coup, ça perd... et que souvent même, ça nous perd ! Ça porte tellement de sens, qu'on n'est jamais sûr que l'émetteur et le récepteur, aient le même en tête, au même moment.

Si je dis le mot "mer" : certains ou certaines d'entre vous, vont entendre ou voir du bleu, d'autres du gris ou du vert, d'autres penseront aux marées, aux vagues, d'autres à l'étale, d'autres encore à du sable, des rochers, des palmiers, simplement à de l'eau, aux vacances, à des traversées, à des conquêtes, à la voile peut-être, à quelques poissons sympathiques ou non, à un tsunami ou au contraire à un phare qui veille, à la liberté, celle des marins ou celle confisquée des esclaves qui traversaient la planète, d'autres penseront à un rêve ou à un cauchemar... selon... sans parler de ceux ou celles qui auront entendu « mère » la maman, ou « maire » l' élu municipal...

C'est délicat un mot. Ce n'est pas facile à travailler. Mais du coup, ça force à tisser... à tendre la main. Ça relie les hommes, c'est passionnant, Ça permet, un mot : ça donne en cadeau... ça donne un cadeau.

Et parmi les différentes façons possibles d'assembler ces mots, il me semblait que la poésie allait plus loin, ou autrement, qu'elle invitait mieux à entrer et à partager. Disons, beaucoup plus modestement qu'il y eût, sur ma route, des rencontres avec des hommes bien sûr, mais surtout avec des textes, des textes qui m'ont permis de découvrir en moi, des passages secrets, des territoires aussi grands que des rêves ou des fenêtres, et que j'ai eu envie de pouvoir rendre à mon tour ce que j'avais reçu... de transmettre, de faire

passer... D'ailleurs, quand on me demande pourquoi j'écris, j'aime dire que j'écris pour effacer une dette ! un peu comme si j'avais besoin que mes textes soient aimés par mes prédécesseurs bien plus que par mes lecteurs.

J'aimerais pourtant que mes poèmes puissent à leur tour « porter des semences et des fruits, sur les routes des hommes » pour reprendre l'expression de Saint John Perse. Et par « j'aimerais », je veux dire que je m'y attelle avec méthode et enthousiasme. Mais ma façon de travailler n'a pour autant rien de très extraordinaire. Je travaille vraiment comme un artisan... assez, voire très besogneux.

L'inspiration d'abord ! On croit que tout part d'elle. Bien sûr, on peut même imaginer n'être que le bras armé de quelque chose qui nous dépasse. Georges Bernard Shaw, le romancier irlandais à qui l'on demandait, dans les années 30, si la Bible était l'œuvre de l'Esprit Saint, répondit qu'il croyait que l'Esprit Saint avait non seulement écrit la Bible, mais tous les livres ! Je ne connais pas le contexte, ni la part de provocation dont il était très coutumier, mais je suis malgré tout assez d'accord ! Même si je conçois que c'est un peu prétentieux que d'imaginer que l'Esprit Saint ait pu choisir ma main pour écrire tel ou tel poème.

Mais peu importe ! L'inspiration, le souffle, le génie, la grâce, l'âme ou l'esprit du poème... quel que soit le nom qu'on lui donne, n'aboutira nulle part sans travail, sans matériau... sans matière première ! Et le matériau de l'écrivain ce sont d'abord les mots, non les idées ! Comme pour un peintre, c'est la peinture avec ses couleurs... et non les sujets !

Maurice Denis qui vient d'être célébré à Orsay, écrivait à l'un de ses amis que le choix du sujet et des scènes n'était rien. Ce n'est que « par la surface colorée, par la valeur des tons, par l'harmonie des lignes que je prétends atteindre l'esprit et éveiller l'émotion » ajoutait-il. Pour moi, je crois que la force, l'harmonie d'un poème et son émotion... ne tiennent qu'au juste assemblage de ses mots.

Les mots sont ma "matière première". Il s'agit donc, pour moi, d'en découvrir les lois, d'en apprécier les veines, les chances du moment... et puis de les assembler comme il faut, avec beaucoup de travail... et peu de place finalement laissée à la rêverie un peu oisive dans laquelle on trempe parfois les poètes.

C'est avec un vrai plaisir « tactile » que je choisis et que j'assemble ces mots, un par un, avec précaution, attention et un vrai souci du détail, en me méfiant des effets. C'est le mouvement qui m'intéresse. C'est l'intensité... non celle que j'y mets, mais celle que portent les mots !

Je m'appuie sur les points de résistance du mot que sont justement le son, le sens ou les rythmes. J'essaye de faire en sorte que les mots ne se tuent pas les uns les autres – Un mot trop technique ou trop familier, trop chargé ou trop sophistiqué, attire forcément un peu l'attention et peut tuer, affaiblir, effacer ceux qui précèdent ou qui suivent, et donc briser un rythme ou gommer, lisser, réduire un sens. Je reprends beaucoup. Et je m'attelle aux détails. La page est pour moi comme un bloc... quelque chose d'énorme, une masse. Une page, d'ailleurs, n'est jamais blanche, elle est toujours pleine, ventruée qui dégorge de mots ouverts, qui déboulent sans prévenir, parfois subtils, parfois non. Mais ces mots là, je les prends, tous, je les trie, les caresse pour en repérer les tares et les atours, pour en sentir

les pliures. Lentement je les tinte, un à un, pour découvrir s'ils sonnent ce qu'ils disent, s'ils donnent ou s'ils usent. J'écarte alors ceux qui fêlent, entravent et qui tuent et ne garde que ceux qui sèment, entrebâillent et qui dotent. Mais une fois le mot investi, j'essaye alors aussi de m'en défaire et de simplement m'exposer à "sa" présence. Ne me demandez pas pourquoi, je ne sais pas. Je sens juste qu'il le faut... et je le fais !

Aussi absurde que cela puisse également paraître, j'ai l'impression d'utiliser ma main comme celle du sculpteur qui suppute un grain, le poids, qui palpe et modèle petit à petit. D'ailleurs, il m'arrive de bouger mes mots, sur ma feuille, exactement comme les pièces d'un puzzle sur un plateau... un peu comme ces peintres qui, cherchant le beau mouvement, superposent plusieurs bras attachés à la même épaule, jusqu'à temps de trouver la justesse et l'équilibre qu'ils recherchent !

J'accorde une grande place enfin à la mise en place du texte sur la page, à sa façon d'occuper l'espace, de donner au silence, ces respirations que lui doit le mot, s'il veut résonner et pouvoir porter quelque chose.

Il me faut dire, à ce point rendu, que cette forme d'humilité devant le mot, ce respect, ce sens de la pesée, je le dois à mon professeur de français à qui j'ai dédié l'un des mes premiers livres publiés, un hymne à l'amour, aux sens et à la vie, un exercice de prose, mais travaillé comme un poème, pas à pas et à haute voix. Joseph Pérard puisque c'est lui dont il s'agit, était un vieux maître d'antan qui, l'année du bac, s'est simplement contenté de nous lire des textes puisés parfois dans nos Lagarde et Michard, mais bien plus souvent dans ses livres ou dans ses correspondances avec Max Jacob dont il avait été l'ami. Sans rien interrompre de sa lecture, il levait simplement la main, pour pointer une phrase et nous faire simplement goûter l'assemblage. Inutile de vous décrire le travail personnel qu'il a fallu produire pour réussir notre bac ! En attendant, il fut le premier « adulte » à qui j'ai montré mes poèmes, le premier qui m'a encouragé à travailler, mais surtout à conserver et entretenir cette humilité devant les mots.

Il y eut quelques autres rencontres, au moins aussi importantes, comme celle de Guillevic, qui m'ont chacune permis de passer des paliers, un peu comme un plongeur qui remonte vers la surface, jusqu'à temps de trouver ma voix, un ton, comme un chemin qu'il me restait encore à découvrir, à déblayer ! Mais au moins, je savais où creuser et où empierrier !

Je vous ai dit pourquoi j'écrivais... et donné quelques-uns des ressorts... Mais je vais essayer de vous dire ou de vous montrer maintenant comment j'écris, mes façons.

D'abord les poèmes : je les veux courts ou plutôt, j'ai besoin qu'ils le soient. J'ai l'impression qu'ainsi faits, ils m'interdisent de m'y cacher ou qu'ils ne m'en laissent pas le temps, qu'ils me tiennent à l'essentiel et me permettent ainsi d'ouvrir et de donner du mouvement.

Les univers qui me touchent, sont les éléments : la lumière, le feu, l'eau, la pierre, la mer... et puis nos façons d'y répondre, ou de nous inscrire dans l'espace... et puis il y a le silence, et le temps qui passe. Mais j'aime aussi dire le quotidien et la beauté des choses les plus simples.

La pierre est là aussi dans bien des textes. Elle est comme sur le passage entre le ciel et la terre, comme un bout de feu, de lave qui refroidit, comme un concentré de notre mémoire qui nous boit, qui nous fixe. Une pierre, c'est quelque chose que l'on touche, caresse, à qui l'on parle, à qui l'on se confie, qui a vu bien plus de choses que l'arbre, qui en sait bien plus : en tout cas, bien plus qu'elle ne le dit.

De l'arbre par exemple, quand j'en parle, je ne dis que ce qu'il dit de ses racines ; ce qu'il sait de ses branches ou de ses feuilles et du mouvement ou ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il contient ; ses façons d'occuper ou de partager l'espace avec ses voisins, de donner, de rendre et d'échanger, avec les oiseaux, le vent ou les étoiles ; ses façons de pousser, de vieillir...

À m'entendre vous dire cela, vous aurez compris peut-être que j'écris, comme pour entrer quelque part ou, du moins, avec l'envie de m'en approcher comme par clartés successives. « Ce n'est pas en changeant de lieu qu'il faut s'approcher, mais par clartés successives » J'aime bien ces façons de Saint Bernard (le saint, pas le chien). Comme vous avez pu l'entendre, je me tiens, autant que faire se peut, à distance de l'inouï, des effets, des jeux de mots, loin des dérèglements des sens chanté par Rimbaud : Non par principe, mais de peur qu'ils me dispersent, et qu'ils occultent un passage, un accès vers quelque chose que j'ignore.

Il me semble que l'on ne peut pas viser la profondeur ou la précision de la forme, sans rechercher aussi celle du sens. « Un poème doit vouloir dire quelque chose ; et en même temps rien, mais le "rien d'en-haut" écrivait Simone Weil, la poétesse ! Les deux sont indissociables. En tout cas, pour moi. C'est ce que je voulais dire, tout à l'heure, par « tinter mes mots » et vérifier qu'ils sonnent bien ce qu'ils disent. Mais indissociables : cela veut dire que le fond et la forme doivent aussi trouver un équilibre : le leur ! Sans que – ni l'un ni l'autre – ne soit jamais privilégié. Car servir un discours, ou forcer un trait, juste pour la forme, ça fait des sermons, des traités, des musiques ou de drôles de choses, parfois réussies, parfois même passionnantes... mais "servir" quoi que ce soit, ça fait rarement rêver. Comment voulez-vous ? Servir c'est défendre : c'est donc refermer ! ce n'est pas ouvrir. Servir, en plus, présente un autre danger : celui d'ôter au miracle éventuel du poème tous ses privilèges !

Donc, sans précision ni justesse d'expression, pas de poésie ! Même si parfois, il faut accepter de ne pas comprendre et de simplement « perdre connaissance » comme disait Claudel, de désapprendre, jusqu'à perdre ses repères... et ses assurances justement. En d'autres termes, être juste – ou qu'un mot sonne juste – vous l'avez compris, ne veut pas forcément dire, non plus, qu'il faille tout expliquer à son lecteur, ni tout mâcher ou que tout soit compris !

Mes poèmes enfin ne portent aucun message ! Au contraire, il y a beaucoup de questions dans mes poèmes car j'ai l'impression que les questions ouvrent bien plus et bien plus grand, que les réponses... qui souvent limitent ou m'ennuient, tant elles tendent à ne restreindre qu'à un seul angle. La question, elle, éveille, parfois agace, mais elle invite à revenir, donc à découvrir, à enrichir.

« Je ne veux ni décrire, ni expliquer, ni évoquer : je veux troubler » écrivait Louis Calaferte. Moi, j'ai envie de ne mettre mes poèmes que dans la main de chacun, que chacun puisse y puiser quelque chose, pour lui seul, dans le secret et l'intimité de sa propre lecture.

La lecture est l'acte le plus intime et personnel que je connaisse – bien plus que l'acte sexuel ! Quand on entre dans un texte : d'abord, on est seul ! Et puis on entre sans frapper. Mais lui – le texte – de son côté, choisit aussi son moment pour entrer chez vous et souvent le fait-il par surprise et pas nécessairement non plus, au moment où l'on tient le livre. Quand on est touché, troublé, par un livre, un poème ou quelques lignes, voire quelques mots, c'est qu'ils ouvrent en nous quelque chose que l'on découvre, quelque chose de nous, de très intime, quelque chose que l'on ne savait pas jusqu'alors. Et l'auteur n'y est pour rien... ou presque.

J'aime enfin donner l'illusion qu'un texte est facile, que les mots sont là par hasard... comme posés sur du silence. C'est pour cela que les mots que j'utilise, sont souvent simples... pour qu'ils soient partagés par le plus grand nombre et qu'ils ne portent pas d'emblée quelques freins. Mais même si je les choisis ainsi ou que j'essaie, que j'y travaille, ce n'est pour autant pas simple d'écrire... Je dirais même qu'écrire est peut-être plus difficile pour un écrivain que pour n'importe qui d'autre. Il sait qu'un mot, une fois donné, choisi, pesé, posé... ne s'efface plus. Une fois imprimé, le mot n'appartient plus à son auteur. Le mot vit sa vie, propre. D'où pour l'auteur cette responsabilité ou ce questionnement qu'il se donne parfois : lui ai-je donné toutes ses chances, les atouts, pour qu'il fasse un bon chemin, son chemin ?

En guise de conclusion ...

pour revenir un peu plus près à l'utilité, pour moi, de la poésie dans ce monde du travail... dans ce monde où la publicité est reine et où imaginer laisse souvent supposer de pouvoir à tout moment se détacher du quotidien, "de creuser à côté" disait Einstein, pour moi, vous voyez, c'est tout le contraire, imaginer c'est d'abord m'ancrer dans le quotidien... c'est ajouter du réel au réel, tâcher d'unir le visible et l'invisible ! C'est me sentir tellement présent, dans le présent, qu'il m'arrive de croire que je n'écris finalement que des choses déjà connues, simplement pour me souvenir.

« Ecrire, c'est un métier au sens le plus ancien... c'est un travail assez minutieux. Un écrivain c'est quelqu'un qui a des manies de petit artisan, de fabricant de bijoux. C'est une profession très manuelle. On passe son temps à avoir des problèmes de rapiéçage, d'assemblage, comme un cordonnier. Seulement les chaussures, on sait à quoi ça sert. Les livres... moi je ne suis pas très sûr. Pourtant il y a des peuples qui se passent de chaussures mais pas de conteurs » J'aurais aimé écrire ces mots, vraiment. Mais ils sont d'un grand écrivain : Le Clézio.

Peut-être qu'avec des chaussures au pied, on n'apprend qu'assez peu sur soi-même ou que le chemin est plus difficile à sentir, ressentir ! Écrire c'est difficile et délicat, vous l'avez compris. Ou vous le saviez même déjà bien avant de venir.

Et puis il y a le résultat : le poème abouti. Vous imaginez bien qu'exécuter un poème, se

commettre, se compromettre et prendre le risque de poser ses mots, d'agir et d'exprimer, va beaucoup plus loin que d'assembler ou de rapiécer des mots, que de rêver ou de penser ! Mais je n'imagine pas une seconde, vendre mon âme au Diable ou de négocier quoi que ce soit, avec qui que ce soit, pour me dispenser de ce travail et arriver directement au résultat !

Si l'écriture, le travail, est tout pétri de doutes et de reculades, de frustrations et de révoltes au moins pour tous ces textes perdus, inaboutis, qui nous ont abandonnés ou parfois trahis... ce travail est aussi plein d'enthousiasme et d'intensité, de joie : celle de servir, d'être utile, de nourrir... Et j'agis avec mes mots, un peu comme un hôte qui reçoit ses amis, qui présente ses invités à ses invités, des mots à des mots. Je suis, non seulement spectateur de ces poèmes qui se fabriquent, de ces rencontres qui se font ou plutôt qui acceptent de se faire en dehors de moi, mais je suis tout autant façonné par elles, par ces rencontres, qu'elles deviennent ou non poèmes ou recueils. Ce sont elles – ces rencontres – qui me font et qui me donnent cette façon de voir et de rendre compte de ce qui m'entoure. "La poésie c'est quand un mot rencontre un autre mot pour la première fois" écrivit Jacques Lacarrière. Ce serait un berger qui lui aurait suggéré cette définition. J'aime cette justesse. C'est exactement cela.

Pour clore et enfin ouvrir vers le large...

Je suis tombé, il y a quelques jours, dans des annales de philosophie d'un de mes fils, sur une phrase de Heidegger qui me semble pouvoir, ce soir, nous offrir un joli point final. Aussi, je vous la livre, sans beaucoup plus de commentaires, en espérant avoir su peut-être éveiller, ouvrir quelques portes, et su... vous avoir fait entrer un peu dans ma poésie : « Le langage est la demeure de l'être. Dans sa maison habite l'homme. Les penseurs et les poètes sont les gardiens de cette maison. »

Nous sommes réunis ce soir pour « penser », pour réfléchir sur notre métier et d'autres façons de l'appréhender, d'autres champs d'action et de modes d'engagement. Nous sommes donc des penseurs et, chacun à notre façon, ces « gardiens ». Bienvenue donc au club... au Syndicat des concierges peut-être.

Je vous remercie de votre attention.